

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

OCTAVE NOËL

Le blé en France depuis le commencement du siècle

Journal de la société statistique de Paris, tome 17 (1876), p. 129-133

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1876__17__129_0

© Société de statistique de Paris, 1876, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

IV.

LE BLÉ EN FRANCE DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SIÈCLE.

La statistique fait tous les jours un pas nouveau dans la voie de la publicité ; peu à peu les documents sortent de l'oubli auquel semblait les condamner l'indifférence générale et ils paraissent à la lumière pleins de renseignements précieux dont l'étude jette de vives clartés sur des faits restés obscurs ou mal expliqués.

Jusqu'ici le public ne s'était pas rendu compte de l'étendue des terres cultivées sur toute l'étendue de la France, de la nature de ces cultures et des modifications qui se sont produites avec le temps dans notre agriculture : les progrès de l'agriculture, l'importance de la production par hectare et par nature de produits, le prix des récoltes et la proportion entre le chiffre de la population et celui de la consommation, échappaient au plus grand nombre, et il n'était donné qu'à quelques rares intéressés de consulter les dossiers poudreux de nos archives. Le Ministre de l'Agriculture et du commerce, cédant enfin aux vœux exprimés par les principaux organes de notre industrie agricole, vient de combler en partie cette lacune regrettable en faisant imprimer les tableaux du prix moyen du blé depuis le commencement du siècle, et en publiant dans le *Journal officiel* les relevés annuels de la culture des céréales de 1815 à 1874, ainsi que ceux de la consommation annuelle du blé et du commerce auquel cette céréale a donné lieu avec l'étranger.

Nous laisserons de côté la plupart des aperçus auxquels peut donner lieu cette statistique pour ne nous occuper que du blé.

Il ressort des documents officiels que la surface de notre sol cultivé en froment, au moment de la Révolution de 1789, s'élevait à peu près au douzième du territoire et produisait environ 35 millions d'hectolitres, soit 7 hect. 60 par hectare. La population étant alors, suivant les calculs rapportés par le célèbre voyageur anglais Arthur Yung, de 26,363,000 habitants, la part revenant à chacun ne dépassait pas 167 litres, quantité assurément insuffisante, puisqu'on n'estime pas à moins de 300 litres la quantité moyenne de blé nécessaire à la nourriture d'une personne pendant une année ; mais il faut se souvenir qu'à cette époque les classes malheureuses de la société se nourrissaient le plus souvent de grains inférieurs, et parfois, dans les temps de disette, de pains grossiers pétris avec des herbes ou des plantes sauvages.

Après la Révolution, alors que les barrières qui arrêtaient les transactions de province à province et déterminaient de fréquentes famines eurent été supprimées et que la terre, délivrée des règlements et des privilèges qui l'immobilisaient, fut livrée au grand nombre, la culture du blé, comme celle des autres céréales, prit un essor rapide, et sa puissance productive tendit à s'accroître.

Cependant, jusqu'en 1815, la progression fut peu sensible encore : les discordes qui signalèrent la période républicaine, les guerres de l'Empire qui enlevèrent à l'agriculture tant de bras vigoureux, et enfin les réactions violentes qui accompagnèrent le retour des Bourbons, pesèrent lourdement sur le travail des champs et compromirent sérieusement l'avenir de notre richesse agricole. C'est ainsi qu'à la fin du règne de Napoléon on ne comptait que 4,591,677 hectares de terres ensemencées en blé, et la production totale ne s'élevait qu'à 39,460,971 hectolitres, soit 8 hect. 59 par hectare.

Le retour de la paix ramena peu à peu les esprits vers l'agriculture. Grâce aux encouragements donnés à cette branche de notre production nationale, grâce aussi aux améliorations successives apportées dans l'emploi des instruments aratoires, la culture du blé se répandit davantage, soit qu'elle vint en augmentation sur celle des autres céréales, soit qu'elle les remplaçât. Mais les restrictions apportées au commerce du pain eurent pour résultat de nuire au développement de ce produit, de sorte que dans l'espace de 15 années, de 1815 à 1830, le nombre d'hectares ensemencés en blé ne s'accrut que de 420,027. Disons toutefois que pendant cette période une amélioration sensible fut obtenue dans le rendement par hectare : de 8 hect. 59 en 1815, nous arrivons en 1830 à un produit moyen de 10 hect. 53, soit près de 2 hectolitres en plus.

Ce n'est réellement qu'à partir de 1830 que la statistique relève de véritables progrès dans la culture des céréales et principalement du froment. Voici, en effet, d'après les tableaux publiés par le ministère de l'agriculture et du commerce, les résultats obtenus dans les 20 années qui ont suivi l'avènement du Gouvernement de Juillet, en ce qui concerne la surface cultivée en froment et la production de cette substance.

	N O M B R E d'hectares ensemencés.	P R O D U C T I O N totale.	N O M B R E d'hectolitres récoltés par hectare.
1831.	5,111,155	56,429,694	11.04
1833.	5,242,779	66,073,141	12.60
1835.	5,338,043	71,697,484	13.43
1838.	5,460,749	67,743,571	12.41

	NOMBRE d'hectares ensemencés.	PRODUCTION totale.	KOMBUS d'hectolitres récoltés par hectare.
1840.	5,531,782	80,880,431	14.62
1842.	5,576,110	71,314,220	12.79
1843.	5,664,105	73,650,509	13.00
1845.	5,743,135	71,963,280	12.53
1846.	5,936,908	60,696,968	10.23
1848.	5,973,377	87,994,435	14.73
1849.	5,966,153	90,761,712	15.21
1850.	5,951,384	87,986,788	14.78

Les périodes qui suivent accentuent encore la progression qu'accuse le tableau qui précède. Grâce aux défrichements qui accroissaient l'étendue du sol cultivé et surtout au progrès de méthodes employées pour l'exploitation et la fertilisation des terres, nous voyons le nombre d'hectares ensemencés en blé passer de 5,950,000 hectares en 1850, à 6,711,000 en 1860, et à 7,034,000 en 1869, chiffre le plus élevé que cette culture ait atteint. Les engrais perfectionnés qui sont entrés peu à peu dans la pratique agricole accroissent la puissance de la terre et le rendement à l'hectare monte rapidement de 14 hect. 78 à 15 hect. 34. La perte des provinces d'Alsace-Lorraine, cédées à l'Allemagne, ramène le total des terres ensemencées à 6,879,000 hectares, en diminution de 150,000 sur celui de 1869, mais la production s'élève à 133,130,163 hectolitres en 1874, soit 19 hect. 36 par hectare, chiffre qui n'avait jamais été atteint jusque-là.

Tandis que la production suit une marche ascendante, la consommation, primitivement restreinte, prend également une grande extension. En 1820, elle était de 54 millions d'hectolitres, c'est-à-dire près de 10 millions d'hectolitres de plus que n'en produisait notre sol, et l'hectolitre, qui avait valu jusqu'à 28 fr. 31 en 1816, 36 fr. 16 en 1817 et 24 fr. 65 en 1818, venait de descendre à 19 fr. 13. La population étant alors de 30,460,000 âmes, la production ne donnait qu'un hectolitre en moyenne par habitant. En 1830, la consommation s'élevait à 57,388,776 hectolitres alors que la récolte n'en produisait que 52,782,008, au prix moyen de 22 fr. 39; c'est-à-dire 3 fr. d'augmentation environ sur le prix de 1820.

Ce n'est qu'à partir de 1830 que la production donne un excédant sur la consommation, et la moyenne du prix de l'hectolitre subit une légère diminution jusqu'en 1860, pour s'élever de nouveau au-dessus de 20 fr. et atteindre même, en 1874, le taux élevé de 25 fr. 11. La population s'accroît également, mais dans des limites assurément inférieures à la production, et la consommation par suite de l'accroissement de la richesse, du développement des transactions, que font naître la création des chemins de fer et l'abaissement des tarifs de douanes, prend des proportions beaucoup plus considérables. Le tableau suivant permet d'en suivre les progrès :

ANNÉES.	PRODUCTION.	CONSOMMA- TION.	POPULATION.	PRIX MOYEN d'un hectolitre de blé.
1850.	87,986,788	78,127,390	35,783,000	14.32
1860.	101,573,625	85,271,774	36,522,404	20.24
1869.	107,941,553	96,641,961	38,323,617 (1868)	20.33
1874.	133,130,163	94,873,938	36,402,921 (1872)	25.11

Si, au lieu de prendre les chiffres de la production, de la consommation et du

prix du blé, pour les années qui forment la tête des périodes, nous établissons les moyennes, par période, nous trouvons les résultats suivants :

PÉRIODES.	PRODUCTION moyenne annuelle.	CONSOMMATION moyenne annuelle.	PRIX moyen.
1851-1860. . . .	90,073,640	82,204,178	22 ^{fr} 10 ^c
1861-1869. . . .	98,988,631	91,411,182	21 59
1871-1874. . . .	101,275,677	91,730,758	24 88

Il ressort de ces moyennes que la production a été en général supérieure à la consommation, mais elle lui est inférieure, en réalité, si l'on considère qu'en dehors des quantités employées pour l'alimentation publique, une quantité qui varie entre 15 et 20 millions est employée soit pour la semence, soit pour des besoins industriels. Or, depuis 1850, douze fois seulement la production a été supérieure à 90 millions d'hectolitres et quatre fois inférieure à 80 millions. Cependant le prix du blé a subi peu de soubresauts, et la moyenne ne s'est guère éloignée de 23 fr. Cela tient à ce que les marchés étrangers, dont le nôtre subit l'influence, viennent, soit par l'abondance, soit par la pénurie des blés, modifier le taux que notre propre récolte isolée pourrait imposer aux froments sur les marchés intérieurs.

C'est ainsi qu'en 1856, année pour laquelle la statistique indique un excédant de 2,330,953 hectolitres de la production sur la consommation, le blé atteignait le chiffre exorbitant de 30 fr. 75 l'hectolitre, tandis que l'année 1866, qui, au contraire, accusait sur la consommation un déficit de près de 7 millions d'hectolitres, voyait descendre l'hectolitre de froment au prix relativement peu élevé de 19 fr. 61.

C'est également à la facilité des rapports commerciaux, que le traité de 1860 avec l'Angleterre a considérablement accrue, que nous avons pu, même en tenant compte des mauvaises années, maintenir nos approvisionnements dans des limites rationnelles et éviter les écarts que nous révèlent les tarifs des quarante premières années du siècle. Il ressort, en effet, des tableaux officiels, que les quantités de froment et de farine importées en France, de 1841 à 1874, ont dépassé de 75,300,136 hectolitres nos exportations sur les places étrangères.

En résumé, l'étude des documents que nous venons d'analyser nous permet de constater que d'une part la culture du blé s'est étendue, en proportions croissantes, depuis quarante ans; d'autre part, que la culture du froment s'est accrue dans une proportion plus élevée que celle des autres céréales, signe certain de la diffusion du bien-être dans toutes les classes de la société. De plus, la terre mieux cultivée a vu sa force productrice plus que doubler depuis 1820, et la production totale qui, jusqu'en 1860, n'avait guère fait que suivre le mouvement de la population, a pris un essor rapide dont nous recueillerons assurément des fruits abondants si l'avenir répond au présent et si l'agriculture continue, par de constants labeurs et par des découvertes utiles, à améliorer le sol et en accroître la puissance.

La consommation a fait aussi d'énormes progrès; en 1784, d'après les calculs de M. Moreau de Jonnés, il n'y avait que 41 personnes sur 100 qui mangeassent du pain de froment; dans le cours du XVIII^e siècle, 28 disettes et 9 famines avaient décimé la population. Notre siècle a vu également, dans sa première moitié, 13 disettes et une famine, et Voyer d'Argenson, l'un des adversaires des lois restrictives sur l'importation des céréales, dénonçait, en 1819, à la tribune, la misère des populations des Vosges, obligées, pour se nourrir, de recueillir avec soin 22 espèces

de plantes parasites. Mais de semblables calamités ne sont plus à redouter, du moment que les mesures ont été prises pour assurer la régularité des approvisionnements.

Cette situation a une grande importance, et nous sommes d'autant plus heureux de le constater, que, selon l'expression du savant M. Hipp. Passy, pour pouvoir prononcer sur le mouvement plus ou moins progressif d'un pays, il suffit de savoir quels changements s'y opèrent dans la culture des terres et dans l'usage des récoltes.

Octave NOËL.